



Film Francophone
D'ANGOULEME

YOUSSEF SALEM A DU SUCCÈS

Domino Films présente

Ramzy Bedia

Noémie Lvovsky

YOUSSEF SALEM A DU SUCCÈS

Un film de Baya Kasmi

Durée 1h37

LE 18 JANVIER 2023 AU CINÉMA

Distribution

TANDEM

98 rue du Faubourg

Poissonnière

75010 Paris

01 40 38 90 53

bonjour@tandemfilms.fr

www.tandemfilms.fr

Relations presse

LE BUREAU DE FLORENCE

Florence Narozny

florence@lebureaudeflorence.fr

Mathis Elion

mathis@lebureaudeflorence.fr

01 40 13 98 09

SYNOPSIS

Youssef Salem, 45 ans, a toujours réussi à rater sa carrière d'écrivain. Mais les ennuis commencent lorsque son nouveau roman rencontre le succès car Youssef n'a pas pu s'empêcher de s'inspirer des siens, pour le meilleur, et surtout pour le pire. Il doit maintenant éviter à tout prix que son livre ne tombe entre les mains de sa famille..

ENTRETIEN AVEC BAYA KASMI

Comment est née l'idée de ce personnage d'écrivain maghrébin s'inspirant de sa famille pour écrire, tout en ayant peur qu'elle le découvre ?

L'idée est née lors de la réception de mon premier film, *Je suis à vous tout de suite*, l'histoire d'un frère et d'une sœur liés par un secret qui les éloignent. Ce qui m'intéressait c'était la façon dont les traumatismes intimes pouvaient influencer nos choix de vies, politiques ou religieux. Le film a été reçu par les journalistes sous un angle sociétal, et on m'interrogeait sur l'immigration maghrébine, l'islam, les cités, le voile... Dans le même temps, j'ai eu des débats avec des gens de la même origine que moi qui trouvaient que j'avais mal représenté les maghrébins, que le film était trop choquant, voir raciste, bref que je n'avais pas le droit d'écrire ça sur « les arabes » ou « les musulmans ». Au-delà de ce traitement, le film était une œuvre personnelle, car bien qu'ayant tout fictionnalisé, j'évoquais certaines choses de mon enfance difficiles à énoncer. La sortie du film a été un moment émotionnel avec ma famille. Nous avons vécu la même situation avec Michel Leclerc à la sortie du film *Le nom des gens*, cette prise de conscience que la liberté de raconter une histoire engage les autres malgré nous, et malgré eux. Je ne savais pas pourquoi je le faisais, mais je savais que je ne pouvais pas faire autrement.

Parallèlement, j'ai relu la série *Zuckerman* de Philip Roth, dans laquelle le héros est l'alter ego de l'auteur, un écrivain juif américain aux prises avec les conséquences de ses livres. La première chose que le père de Zuckerman lui demande quand il apprend que son fils a écrit un livre est « Est-ce que d'une façon ou d'une autre, Hitler aurait pu se réjouir de ce que tu as écrit ? ». Et c'est exactement ce que le père de Youssef pourrait demander à son fils ; « Est-ce que Le Pen pourrait se réjouir en lisant ton livre ? »

Je me suis dit qu'il fallait écrire cette histoire-là, dans la France d'aujourd'hui, avec un écrivain d'origine algérienne. Cette histoire n'a pas été racontée mais elle aborde pourtant des questions brûlantes et invisibles : est-ce qu'en France l'arabe a droit au romanesque ? Est-ce qu'il a le droit à la tragédie, à une dimension mythique ou universelle, en dehors de son appartenance sociale et religieuse ?

Adopter le ton de la comédie était donc une évidence ?

Je ne voyais pas comment traiter ce sujet autrement que par la comédie, parce que tout dans celui-ci est tragi-comique. Les personnages sont tous ambivalents, contradictoires avec eux-mêmes et avec leur histoire. La France est schizophrénique avec ses arabes qui, eux-mêmes, sont schizophréniques avec la France. C'est ce que dit Bouchra, sa sœur, à Youssef : « En France tout le monde a un problème avec les arabes, même les arabes ! » Comment aurais-je pu raconter cela sans passer par la comédie ?

Les rapports au sein d'une famille sont tout aussi paradoxaux, car c'est la co-existence d'un amour fou et d'une exaspération folle qui produit de la comédie. Les mensonges de Youssef, au fond, ce n'est que cela. Il a peur de tuer son père avec ce livre, mais pour être soi-même ne faut-il pas tuer le père ?

Youssef Salem vit effectivement entre deux mondes et entre deux villes. Vous le montrez souvent prenant le TGV entre Paris, où il vit, et Port-de-Bouc, où se trouve la cité dans laquelle vivent ses parents...

Je voulais effectivement que son grand écart psychique et son positionnement difficile entre deux mondes soient représentés par ces allers-retours en TGV. Youssef est celui qui est parti et qui revient. Ses parents fantasment sa vie dans la capitale alors qu'il habite dans une chambre de bonne au-dessus du Relais de Belleville. Il se débrouille toujours d'une certaine manière pour ne pas réussir, car il porte en lui la culpabilité du succès, comme un vrai transfuge de classe. Il fréquente le milieu de l'édition, mais revient sans cesse dans son café kabyle. Il lutte pour ne pas être le bourgeois qu'il est en train de devenir.

Même le décor se prêtait à ce grand écart. Nous avons tourné dans une cité de Port-de-Bouc où je me suis sentie un peu comme là où j'ai grandi, au Mirail à Toulouse. J'ai su après que c'était la cité où Bac Nord a été tourné. C'est drôle de voir à l'écran les deux versions imaginaires radicalement différentes de cette cité tranquille en bord de mer.

Comment avez-vous abordé l'écriture avec Michel Leclerc ?

C'était vraiment un processus ludique et jubilatoire, dans la lignée de nos précédentes écritures communes mais avec une légèreté nouvelle, qui nous a donné une liberté totale de récit. Rien n'est vrai mais en même temps tout l'est. Nous n'avions pas peur de lancer des idées absurdes, du moment que nous parvenions

à en faire quelque chose de juste et de crédible pour le public. Je voulais que ce film reste sur une ligne claire, sur un seul personnage qui lutte pour garder auprès de ses parents l'image d'un bon fils. Nous sommes restés au plus près de Youssef, en essayant de pousser chaque scène le plus possible vers le tragico-comique, avec en filigrane l'idée que plus il a de succès, plus sa vie prend l'eau.

L'écriture a été très fluide, et mes producteurs, Stéphanie Bermann et Alexis Dulguerian lisaient, nous faisaient des retours critiques et c'était toujours un plaisir de se remettre à l'ouvrage. La comédie, c'est de la dentelle de Calais, il faut retravailler beaucoup et tout le temps : à l'écriture, sur le tournage, au montage. Sinon ça ne marche pas.

Au début de son roman, Youssef Salem confie qu'il a vécu la découverte de sa sexualité avec la crainte de la punition divine.

Dieu et le sexe, c'est toute une histoire, la preuve en ce moment aux États-Unis. La religion imprime toujours son pouvoir sur la sexualité, l'avortement, l'homosexualité. Le puritanisme et la culpabilité n'existent pas que chez les musulmans, mais ils prennent une forme particulière qui peut être très drôle. Enfant, je me rappelle que tous les films que je voyais en Algérie pendant les vacances étaient remontés : les scènes de sexe ou de baisers étaient coupées, pour ne pas prendre le risque de choquer les familles. Quand nous retournions en France, mes parents, qui étaient assez puritains me cachaient les yeux ou zappaient quand quelque chose était trop explicite. Évidemment plus c'est interdit plus ça fait envie, plus on a peur, plus on est obsédé, et plus on fait les choses en cachette. Je voulais à la fois raconter le délice et l'enfer de la honte. Et puis je voulais avant tout que le film puisse être vu par n'importe quelle famille, par une famille comme la mienne quand j'étais enfant.

Je cherchais, pour démarrer le film, une légende liée au sexe. Il y a quelques années, une amie m'a raconté l'histoire du choc toxique, une histoire qu'elle avait entendu à Constantine, alors qu'elle était adolescente. Mourir empoisonné par l'amour, ça racontait l'interdit d'une façon que je n'aurais pas pu imaginer moi-même, c'était mon mythe fondateur.

Quels étaient les enjeux de mise en scène du film ?

Le film est divisé en deux parties : la partie en voix off au début du film incarne le roman de Youssef et le reste du film représente la réalité.

Il fallait que la première partie fasse exister son univers d'écrivain. Les mots devaient être remplacés par des plans et le style de mise en scène devait incarner son écriture. Youssef ne cesse de répéter dans le film « Et la langue ? » car il veut qu'on remarque l'écriture de son livre, que son œuvre a autant de fond que de forme, donc qu'il est un artiste.

Le format scope s'est imposé car c'est le format cinéma de mon enfance, qui vous plonge aussitôt dans l'imaginaire d'un récit ample et loin de tout réalisme social. Tous les plans du roman étaient très pensés, frontaux, plus esthétisant que dans la vraie vie.

La première idée était de revenir à un format 2.65 pour la suite du récit mais après les essais caméra, j'ai décidé de garder le scope car l'histoire de Youssef était tout aussi héroïque. On a donc décidé avec Julien Roux, le chef opérateur, de travailler la lumière différemment tout en gardant le format scope. Il y a une forme de déformation de l'image propre à ce format qui propose une réalité mouvante qui est celle de l'écriture et qui incarne le point de vue. Tout n'est pas net, les vérités des uns ne sont pas celles des autres.

On s'est aussi beaucoup amusé à construire un jeu des 7 erreurs avec le chef décorateur, Damien Rondeau. Je voulais que l'arrivée de Youssef dans sa vraie famille soit ludique. Par exemple, c'est le même appartement mais il n'est plus décoré comme avant, le frère et son coloc sont des filles etc.

Ramzy Bedia jouait déjà dans votre précédent film. Avez-vous écrit le personnage de Youssef Salem en pensant à lui ?

J'ai même écrit le personnage pour Ramzy. Après *Je suis à vous tout de suite*, j'ai eu immédiatement envie de retravailler avec lui. C'est quelqu'un qui a une énergie folle, qui est drôle et lumineux, mais aussi hypersensible, à fleur de peau. Lorsque j'ai eu l'idée de cette histoire, j'avais besoin d'un alter ego pour incarner cet écrivain de l'intime. La logique aurait voulu que je propose ce rôle à une femme, mais Ramzy était une évidence. Je voulais écrire un rôle à la mesure de sa grâce burlesque, de sa profondeur, de son charisme. Ramzy est un grand acteur, toute la comédie tient sur la sincérité de sa partition dans le film. Je lui ai parlé de ce personnage, avec un simple pitch dès la sortie de *Je suis à vous tout de suite*. Il a eu la générosité extrême de me dire qu'il ferait le film. Le scénario n'est arrivé que sept ans plus tard et il a tenu parole !

Il forme un duo irrésistible avec Noémie Lvovsky qui joue son éditrice et dont l'univers cinématographique est assez éloigné...

J'adore les mélanges de genre et d'univers. Même si en réalité leurs univers peuvent sembler éloignés, ils ne le sont pas tant que ça. Ramzy vient de la comédie populaire mais il joue depuis longtemps des rôles plus sérieux dans des films d'auteurs. Noémie vient du cinéma d'auteur, mais elle a souvent joué dans des comédies populaires. Ils se respectent beaucoup en tant qu'acteurs et leur couple me semblait assez évident. Noémie Lvovsky incarne ici l'univers de l'édition, la rive gauche, le parisianisme. Elle joue à la perfection un personnage qui n'a aucun problème à faire du bruit pour exister, à établir des stratégies pour vendre ses livres jusqu'à profiter des scandales éventuels et qui, en même temps, est très sincère et aime son auteur, beaucoup même...

Comment avez-vous choisi les autres comédiens ?

J'ai les ai tous choisis sans casting ni essai. Je n'imagine pas faire un film sans Vimala Pons, elle a la grâce, et c'est une immense bosseuse qui vient toujours avec des idées pour son personnage. En deux ou trois scènes, elle parvient à faire exister l'histoire d'amour entre elle, l'amie d'enfance, et Youssef.

Je connaissais depuis longtemps Tassadit Mandi et Abbas Zahmani qui jouent les parents et que je trouve extraordinaires de tendresse et de drôlerie. Il me fallait cela pour incarner ce père avec cet amour de la langue française tellement fort chez les gens venus de la francophonie et cette mère aimante et possessive qui se présente comme soumise aux décisions du pater familias, mais qui en nourrit toujours une colère rentrée.

Le frère est joué par Oussama Kheddam, avec qui j'ai tourné la série *Remix* et qui jouait dans *La lutte des classes*, qui peut être à la fois physique et émouvant, tendu et drôle.

L'une des sœurs est incarnée par la propre sœur de Ramzy, Melha Bedia, qui a été une vraie rencontre, et dont j'aime la finesse, la drôlerie et la vitesse d'exécution. J'ai demandé la permission à Ramzy de lui proposer le rôle et il a tout de suite été enthousiaste. Ça a donné des choses très fortes parce qu'ils se sont servis aussi de leur complicité réelle.

L'autre sœur est incarnée par Caroline Guiela Nguyen qui est metteuse en scène de théâtre et pour qui j'avais eu un véritable coup de foudre en voyant son spectacle, *Saïgon*, qui d'ailleurs raconte des histoires parallèles aux miennes mais dans la diaspora vietnamienne. Elle m'a dit « tu es sûre que tu veux me

donner ce rôle, je ne suis pas actrice... » mais c'est une actrice bien sûr, terriblement émouvante et juste...Et cette famille de cinéma a immédiatement fonctionné dès les lectures.

Vous offrez également à Lyes Salem un second rôle presque burlesque, celui de Rachid, qui vient également de Port-de-Bouc et qui participe à une émission ressemblant fort à Koh-Lanta...

Rachid, c'est l'ovni du film. Il est l'autre versant de Youssef. Youssef déteste que le succès de son livre soit lié à son identité. Rachid, lui, veut réussir en tant qu'arabe, mais est persuadé qu'il est éliminé du jeu justement parce qu'il est arabe. C'est la glue identitaire ! On réussit ou on échoue grâce ou à cause de son identité. On ne parvient pas à s'en dépêtrer. Lyes Salem est un ami de longue date, avec qui j'ai beaucoup écrit et qui jouait dans mon premier film. Il joue une partition difficile : celle de l'idiot qui ne l'est pas tant que ça, et il incarne ce personnage avec tellement de sincérité que tout prend vie. Sur le tournage, tout le monde était ahuri par ce que faisait Lyes, il habitait son personnage totalement, il avait décidé que Rachid mettait du Monoï, et on le sentait arriver le matin, c'était une lutte permanente contre le fou rire.

La bande originale est très orientale. Pourquoi ce choix ?

Voilà quelque chose qui est arrivé alors qu'intellectuellement je voulais absolument l'éviter. La peur de faire un choix à la fois trop évident mais aussi de tomber dans le folklore, qui était le contraire de ce que je voulais raconter... Avant l'arrivée d'Alexandre Saada, le compositeur de la musique originale, Monica Coleman, la monteuse du film, voulait me montrer des images avec des morceaux de Bachar Mar-Khalifé, et même si j'étais contre, elle m'a dit « regarde quand même ». Ça collait parfaitement, ça donnait un rythme effréné et accompagnait la course de Youssef, le suspense lié au mensonge qu'il entretient vis-à-vis de ses parents. Lorsque le compositeur Alexandre Saada est arrivé sur le projet, nous avons donc gardé certaines musiques additionnelles et Alexandre a répondu en composant la bande originale. Il se trouve qu'il est issu d'une famille juive originaire d'Algérie et de Tunisie et qu'il a un groupe avec lequel il reprend des musiques orientales en version jazz. C'est donc une culture qui le touche aussi et nous avons finalement décidé ensemble d'accompagner tout le film avec de la musique et des chansons orientales.

LISTE ARTISTIQUE

Youssef Salem Ramzy Bedia
Lise Noémie Lvovsky
Omar Salem Abbès Zahmani
Fatima Salem Tassadit Mandi
Bouchra Melha Bedia
Loubna Caroline Guiela Nguyen
Mouss Oussama Kheddam
Rachid Lyes Salem
Léna Vimala Pons

LISTE TECHNIQUE

Un film de Baya Kasmi
Un scénario de Baya Kasmi
Michel Leclerc
Produit par Stéphanie Bermann
Alexis Dulguerian
Directeur de la photographie Julien Roux
Montage Monica Coleman
Décors Damien Rondeau
Musique originale Alexandre Saada
Musiques additionnelles Bachar Mar-Khalifé
Directrice de production Isabelle Tillou
Directrice de post-production Clara Vincienne
1er Assistant réalisateur Luc Catania
Régisseuse générale Nathalie Dagès
Son Laurent Benaïm
Vincent Guillon
Emmanuel Croset
Casting Aurélie Guichard
Scripte Nolwenn Letanoux
Costumes Elfie Carlier
Maquillage Emma Franco
Coiffure Rémy Pilot

Une production DOMINO FILMS
Une coproduction FRANCE 2 CINÉMA
Avec la participation de CANAL+
CINÉ+
FRANCE TÉLÉVISIONS
Avec le soutien du CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE
L'IMAGE ANIMÉE
Avec le soutien de LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE
D'AZUR
En partenariat avec le CNC
Avec le soutien du PAYS DE MARTIGUES – MÉTROPOLE
AIX-MARSEILLE-PROVENCE
Avec la participation de TANDEM
CHARADES
En association avec CINÉMAGE 16
INDÉFILMS 10
SG IMAGE 2020